

Correspondances

André Belleau, Julio Cortázar, François Hébert et Ig

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Belleau, A., Cortázar, J., Hébert, F. & Ig (1991). Correspondances. *Liberté*, 33(2), 95–107.

COMÉDIE

ANDRÉ BELLEAU
JULIO CORTÁZAR
FRANÇOIS HÉBERT
IG

CORRESPONDANCES

Sommes-nous morts?

R. Marteau, *Ce qui vient*, page 1.

Il est toujours trop tôt ou trop tard pour parler de la Mort, mais vous savez ce que je veux dire.

J. Éthier-Blais



Paris, 15 mai 1982

Cher François,

Ma carte est un appel de cartes! C'est un jeu de cartes dont j'ignore les règles. Paris est de plus en plus beau. C'est à cause de Chirac! Hi! Hi!

Amitiés,

André Belleau

*

Cher François Hébert,

Blocs erratiques, après la mort d'Hubert Aquin, cela devenait un très beau titre, et j'aurais dû au moins vous remercier du livre. Je ne l'ai pas fait parce que je ne savais trop quoi vous dire de lui et je suis encore embarrassé. C'était, disons, un homme venu d'ailleurs qui, en se voulant d'ici, se serait joué un mauvais tour — d'ailleurs sans qu'on sache d'où, ni qu'on ait eu le droit de le savoir. Et d'une certaine façon, ce radio-théâtre (dans *Blocs erratiques*) où il est question de père et mère m'a paru indiscret et un peu gênant, comme s'il était, après tout, un pauvre diable comme nous tous. Et il l'était sûrement et plus encore parce qu'il s'en cachait trop bien derrière son œil de verre, habillé comme s'il sortait d'une vitrine, avec son mal sacré et un espace tragique, nouveau sous notre ciel, du moins pour ma génération bénissante. Avant lui, que je sache, tout finissait par s'arranger et les puissances intermédiaires escamotaient le tragique. Maintenant, c'est beaucoup plus difficile [...].

En bonne amitié

Jacques Ferron
14/01/78

*

Cher André,

La mode est au dialogue avec les morts, profitons-en! Anne-Marie Alonzo écrit à Suzanne Lamy (*Suzanne Lamy*, textes, écrits et témoignages, Hexagone, 1990); un certain Georges Robert ressuscite Marcel Aymé (*Marcel Aymé est revenu*, entretiens imaginaires, Tisseyre, 1990); j'entends dire que Marie de l'Incarnation écrit des lettres à Daniel Gagnon. Nancy Huston tutoie Simone Weil dans *Lettre internationale* (n° 26, automne 1990) pour lui vendre (pas cher! pas cher!) de la chair, lui vanter les mérites (douteux) de l'humaine viande; et juste après, dans le même numéro, la Vierge Marie parle par la bouche d'une certaine Franca Bigliardi. Étrange, n'est-ce pas? Même mort, André, tu dois être curieux de tout ça. Je t'imagine en train de discuter avec Curtius, Bakhtine, Angenot, Pavel, Marcotte et autres savants (dont je ne sais trop s'ils sont encore vifs ou déjà morts) sur quelque question pointue de littératurologie. Je ne voudrais surtout pas vous interrompre! Je voulais seulement te donner quelques nouvelles. Dans le même numéro de *Lettre internationale*, Leslek Kolakowski, l'historien du marxisme, conclut son article «Après la mort de l'homme historique» par les mots suivants:

Dans la confusion, dans l'incertitude où nous vivons, notre héritage religieux semble à nouveau être un appui plus fiable que tout le reste [...] il est loisible de supposer que l'Histoire profane ne peut plus jouer le rôle de raison d'être, et que le tout prochain troisième millénaire de l'ère chrétienne, afin d'assurer sa pérennité, cherchera à redécouvrir ses racines religieuses archaïques.

Tout le confirme; et même toi, André, en mourant, déjà tu disais vouloir te rallier, revenir à la communauté, à la religion de nos parents et ancêtres, bref à l'église, au sens sociologique, sinon eucharistique ou eschatologique. Ça m'a impressionné, je veux dire qu'un érudit comme toi ait cette

simplicité, le touchant besoin de retrouver tes racines au moment même où toi, littéralement, tu allais prendre racine. Je suis un de tes rameaux. J'ai toujours beaucoup réfléchi à tout ce que tu m'as dit. Je n'ai sûrement pas tout compris. Tu m'aimais subversif. Tu y trouvais un plaisir gamin, celui de prendre le sérieux en défaut. Tout sérieux: celui de l'intellectuel, mais aussi le sérieux de Jacques Godbout ou le sérieux du peuple, le sérieux politique, le sérieux poétique, toutes constipations que tu diagnostiquais toi aussi dans tes analyses des intestins de notre époque. Il me vient à l'esprit que je pourrais demander à une belle jeune femme d'aller danser, évidemment nue, sur ta tombe: aimerais-tu ça? Wayne Gretsky a compté moins de buts que Jean-Guy Pilon n'a organisé de rencontres d'écrivains. Godbout a très peur de la mort, je crois: il garde la forme, joue au tennis tous les dimanches, me dit-on. Et ce cher Fernand, il corrige ses livres pour leur entrée dans quelque panthéon de poche. Comment es-tu? Y a-t-il des morts fictifs là où tu es? [...]

Affectueusement,

F.H.

*

Cher François Hébert,

Satan, dieu du profane, par conséquent gueux errant et frère farfelu de chacun — quoi de plus juste, de plus simple... oui, à présent que vous l'avez dit! Il est, d'une certaine façon, le secours des pauvres gens contre les grands machins sacrés. Et je n'aime pas du tout l'emploi que Mario Brelich lui procure. Entre nous deux, qui trahit qui? C'est Jésus, il me semble, qui trahit Judas, et pourquoi? Pour réaliser les prophéties, comme un plaideur qui, ne regardant pas aux moyens, veut gagner sa cause. Borges est tombé dans l'excès contraire en trouvant que le Christ, avec son petit week-end sur la terre, avait sauvé l'homme à trop bon compte et que le véritable Rédempteur serait Judas.

(Évidemment je préfère l'Abraham de Brelich avec son Jehovah extravagant et tout à fait roumain.)

Je viens de lire un ouvrage sur sainte Catherine de Sienne, la Jeanne d'Arc de la papauté lors du Grand Schisme d'Occident. J'y ai trouvé une théologie à mon goût (j'ai la prédestination protestante en aversion) sur la présence divine... «Jésus ne voyait pas dans la perspective temporelle mais dans celle de l'éternité où passé, présent et avenir sont contemporains, de telle sorte que l'avenir n'apparaît pas comme postérieur au passé, ni par conséquent déterminé par lui...» J'aime assez cet «éternel maintenant» où Dieu est embrouillé dans ses couleurs. Certes il est le commencement et la fin de tout, mais dans l'intervalle, avec la complicité des démons agiles, nous filons librement notre temps. Ils sont profanes, comme vous dites, mais surtout ambigus, équivoques, patriotes de la courte durée, et péquistes, bien entendu, ou rhinocéros au fédéral, contents comme ce n'est pas possible d'être nos *fellow travelers* dans un pays d'incertitude, hors du tohu-bohu divin et des océans de confiture qui nous entourent [...].

Amitiés

Jacques Ferron
04/09/81

*

Marrakech, 4 mai 1983

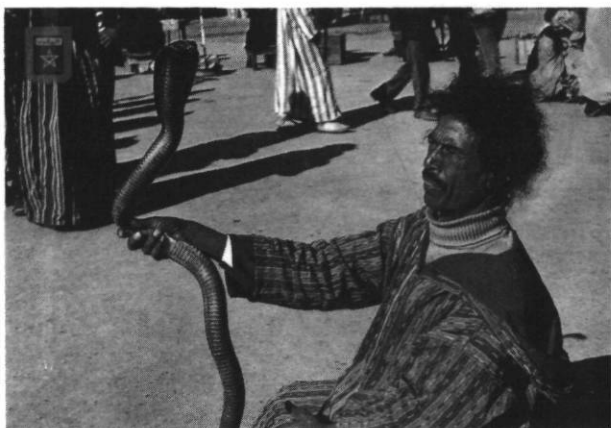
Cher ami,

Il n'y a aucune «charmeuse» de serpents à Marrakech. Seulement des hommes. Ce qui prouve qu'au jardin de l'Éden, l'homme, à la place de la femme, ne se serait pas laissé avoir! Sur la photo, Adam sait s'y prendre.

Amitiés,

André Belleau

*



Cher François Hébert,

La «grande noirceur», si naïve, est au fond le recours à un vieil archétype, le chaos, cette confusion générale dont nous sommes loin d'être sortis et que je vois sous un jour prometteur, celui d'un monde nouveau, encore indiscernable, mais qui commande déjà notre littérature, qu'elle soit loufoque ou pathétique, toujours forcément obscure et qui se lira mieux demain qu'aujourd'hui. Votre *Holyoke* m'a d'abord un peu ahuri, probablement parce que par moments il me faisait penser à du Diderot, avec un Jacques le Fataliste qui aurait perdu son maître, ou à du Rabelais, mais ces moments-là n'étaient que de trop courts aperçus et ne pouvaient que m'égarer. D'ailleurs vous y ajoutez du vôtre avec des facilités d'expression, une verve, une sorte de fausse clarté qui apportent peut-être quelque chose de neuf au chaos, une sorte de fausse joie, à tout le moins un refus du pathos, mais qui déconcerte quand on pense que la même situation a précipité l'austère Gérard Bessette dans un monde de singes.

Puis, après tout, je me dis que votre attitude est probablement la plus saine et qu'il convient de garder ses dis-

tances avec l'embrouillamini de l'époque; que Rabelais n'a pas fait autrement... Je suis rendu à la page 169... Je vous donnerai de mes nouvelles quand j'aurai fini de lire ce livre si casse-cou, si curieux et baroque.

Jacques Ferron
02/05/79

*

Cher François Hébert,

Je voulais anéantir Saint-Denys Garneau, puis je me suis attaché à lui au point d'en faire un avatar d'Orphée — d'où l'obligation de lui creuser un enfer. J'ai toujours fabriqué mes livres ainsi, c'est-à-dire en les laissant se fabriquer eux-mêmes. Le prêche de Mgr Cyrille est un remake de la grande retraite de Mgr Forbin-Janson, parue dans les *Mélanges religieux* de 1840. Par contre les harangues de mes Sauvages et du Cardinal sont de moi. J'aimais beaucoup le Cardinal et Mgr Camille qui avait un faible pour les garçons et qui, cancéreux, avec son teint de paille, sachant qu'il allait mourir comme nous ne le savons nous-mêmes, venait nous faire, avec le sourire, des petites causeries exquises. Le Ciel (*Le Ciel de Québec*) est certes un fourre-tout, mais aussi un livre politique, et en 1937, je suis bien obligé de constater que ce que nous faisons de mieux, ce sont des fondations de paroisses; de plus, que pour donner notre nationalité québécoise, nous n'avons guère d'autres moyens que la chaude-pisse.

Il fallait être un maudit fou pour me lancer, moi, petit médecin de quartier, ne faisant pas partie de la faune littéraire, fort peu instruit, dans une entreprise pareille, à la diable. Il est vrai que tout était facile ici et que jamais je n'ai eu la moindre intention d'être lu dans les grands pays sérieux. [...]

Gilles Marcotte a joué un peu avec une grosse mise, Dieu, mais n'a pas fait de surenchère; vite, il s'est rangé

d'un côté de l'œuvre, de la critique conçue comme labou-
rage, et n'a pas ménagé ses grands bœufs. J'aime cette mo-
destie foncière [...] c'est un homme qui met l'institution
littéraire au-dessus de sa personne: je l'ai traité d'imbécile,
il ne m'a pas rejeté pour autant. Et j'admire sa justice. [...]

Amitié

Jacques Ferron (s.d.)

*

Cher François Hébert,

«*Scholar*», les Américains vous demandent, vous allez
ici et là, parlez beaucoup, et l'on vous écoute: vous êtes
mon homme. Voici. J'ai commencé une cabale. Le monu-
ment qu'il faut ériger, c'est à la gloire du *Déserteur*, deux
fois conscrit, qui a été conséquent, qui a mangé de la misère,
qu'on a honni. C'est d'autant plus important, urgent de lui
élever ce monument que cette fois on nous impose ni plus
ni moins la conscription à perpétuité.

Et où fuir? Dans les bois, dans les marécages comme
des esclaves marrons? Ce n'est plus possible, on nous
débusquerait. Et fuir tous ensemble, comment? J'ai beau
chercher, je ne trouve pas d'autre place que sur un piédes-
tal, le plus haut possible. Et c'est tellement simple, tellement
naïf et sensé que Gilles Marcotte, qui a la déraison en sainte
horreur et le goût de l'ordre, dira mais oui, mais oui au
monument, et on le lui fera bénir, il est d'âge à être évêque,
cardinal et prix David.

Je compte sur vous pour l'embrigader, pour le pousser
en avant de la procession.

Et ça ira!

Jacques Ferron

26/11/81

*

Cher François Hébert,

En 1810, les Argentins repoussèrent les Anglais qui, portés sur le *corned beef*, s'attaquaient à la pampa par le Rio de la Plata. Il ne leur en a pas fallu plus pour penser qu'ils pouvaient se débarrasser des Espagnols, le firent et donnèrent à Bolivar sa mission libératrice. Et les voici revenus à la gloire de leurs origines, en guerre avec cette Angleterre providentielle. Les Malouines, ce n'est pas une affaire loufoque; beaucoup de petites nations y retrouvent leur fierté. *Che Argentina!* *Che* est un idiotisme qui traduit une admiration amoureuse.

Mais soyez sans crainte: ces Malouines me ramènent à votre sacré livre (*La Mourre*, jeté). Cherchant la vie de Bougainville, je suis tombé sur celle de ce fol amiral de Kerguelen qui, avec une Louison dans sa cabine, partit à l'assaut de l'Antarctique comptant y trouver, par-delà ses murailles glacées, un continent de miel et de lait, le paradis, quoi! Et ce fut un beau désastre, un peu comme celui de Don Rodrigue dans *Le Soulier de satin*. J'ai relu la pièce de Claudel, excellent modèle de composition pour qui veut flirter avec le grandiose sans sombrer dans la confusion et la parlotte. Et vous êtes drôlement bien motivé [...]. J'oubliais un peu les diables. Dieu vous sera plus propice. Il a d'ailleurs besoin de vous. Le Verbe laissé à lui seul est une manière de vent cosmique. Dans le ciel noir Dieu est dément. C'est Adam qui nomme les choses. Fournissez-vous d'un vocabulaire correct, harnachez-le. Il parlera (ou écoutera) de très haut, quitte à déléguer sa distante autorité au Roi d'Espagne, comme c'est le cas dans *Le Soulier de satin*. L'ennui dans notre pays, assez plat, j'admets, c'est que nous manquons d'instances intermédiaires et qu'il n'est pas facile de travailler en hauteur [...].

Je vous souhaite bien du plaisir, *che* Hébert

Jacques Ferron

26/05/82

*

Saint-Côme, 25 novembre 1990

Cher Ig,

Reviens, imbécile heureux! Je nous ai construit une belle petite cabane dans le bois. Je joins une photo. La cabane est certes plus confortable que notre ancienne grotte, mais tu t'y feras. Tu pourrais coucher dessous, si l'intérieur te paraît trop humain. Il m'arrive aussi d'avoir envie de dormir sur la terre. Dessus, pas dessous, pas tout de suite. Sur la terre même, nue, froide et granuleuse, réelle. La terre des petits mulots qui trottent dessus en la touchant tout juste. La terre de roc pulvérisé, de sable en cours de pétrification. L'oreille contre la terre, j'entends battre le cœur des morts chers. Tiens, c'est Julio!

Comment va?

Je ne signe pas cette lettre-ci. À qui l'envoyer? À Ig ou à Julio (Cortázar)? Je l'ai écrite, cela suffit. Entende qui pourra.



*

Paris, le 30/08/1983

Cher François,

Je rentre d'une petite randonnée en Espagne, et je trouve ta lettre, ainsi que des numéros de *Liberté* contenant mon texte. J'avais quitté Paris à la recherche d'un peu de paix pour lire et écrire deux textes sur le Nicaragua; des amis qui ont un vieux moulin près de Segovia étaient venus me chercher à Madrid. Cela m'a fait deux semaines de silence et de tranquillité, bien que je continue à être tourmenté par une sale espèce d'urticaire qui me démange partout et que jusqu'à présent aucun dermatologue n'arrive à déloger. Cela va un peu mieux, mais j'ai toujours de la fièvre et je me réveille en pleine nuit en me grattant comme un singe...

[...]

Mon séjour au Nicaragua fut pénible pour moi à cause de la dite urticaire (tu imagines ça par quarante degrés à l'ombre!), mais par contre je trouvais les Nicas pleins de courage et de détermination face aux sales manœuvres navales, infiltrations dans le territoire, etc. C'est presque incroyable le courage de ce petit peuple face aux ex-gardes somozistes y leurs copains hondurédiens et américains. Dans deux semaines, je pourrai rencontrer à Paris mon ami Tomas Borge, le ministre de l'Intérieur, et je pourrai faire le point sur la situation. La tentative d'assassinat du chancelier D'Escoto (on lui avait envoyé une bouteille de bénédictine qui l'aurait foudroyé, mais le contre-espionnage nica veillait...) n'est qu'une des saloperies de la CIA dans le pays.

[...]

Avec toute mon affection,

Julio

Ces temps-ci

Cher Julio,

Les Américains, finalement, n'ont pas attaqué le Nicaragua. Ce serait plutôt l'Irak qu'ils visent. Les sandinistes ont été démocratiquement battus. On ne se presse plus au portillon du Nicaragua pour sauver ses habitants, soit que le pays aille mieux, soit qu'on ne veuille plus l'aider parce qu'on est de gauche et que la droite est au pouvoir et que l'aide pourrait aider la droite au lieu de servir la gauche.

Pour ce qui est de ton urticaire, j'imagine que la bonne terre du cimetière de Montparnasse t'en aura soulagé.

Toute mon affection, dans les siècles des siècles.

F.H.

*

Écrire des choses pareilles, mon Dieu! De Khorog (c'est au Gorno-Badakhshan), Ig m'envoie une carte postale (non datée, avec une vue aérienne de la banlieue de Khorog et de ses fameux abattoirs).

*

Hébert:

Snob! Vivant! Voyeur! Salaud! Vampire! Délateur! Vantard! Profanateur des tombes des morts! Profanateur des tombes des vivants!

Ig

*

Trois millénaires plus tard, me suis-je remis de ces insultes?

En l'an 3090 (selon l'ancien comput chrétien), Ig est dans la pierre, fossilisé. Tant bien que mal, je contemple ce

qui reste de lui. Il y a pas mal de sable dans mes yeux. Mes yeux grands ouverts.

Avec le recul, l'urticaire de Cortázar, les blagues de Belleau et la prose de Ferron signifient-elles encore quelque chose? À vous de jouer, *in isto tempore*. Le recul: voilà la voie, sans quoi on n'avance pas. Le recul sur place, bien sûr; pas l'histoire! Ô divine schizophrénie! Ô comédie du réel! Rire seulement nous sauve, Rabelais avait raison, même et surtout quand le tragique frappe à notre porte, à condition que le rire sache s'ajuster à son sujet, se diversifier, affiner sa manière, sublimer sa matière, flamber jusqu'à la sérénité, jusqu'à pouvoir caresser la chevelure de Bérénice.



Fossile d'Ig